

L'homme noir disparut enfin, après avoir fait à tout le monde de profondes révérences.

Samuel revint vers son frère en riant.

— Il est fou à lier, ce pauvre docteur... Il s'imagine voir des fous partout, sans doute par contraste.

— Que te disait-il donc ? demanda Thomas.

— Il te trouve l'œil vague.

Tout le monde éclata, surtout Juana, dont le rire avait des éclats sonores et froids comme du métal choqué...

Cependant Thomas n'avait pas encore trouvé le moyen de parler de l'objet de son voyage... Une certaine timidité le retenait. Chaque fois qu'il avait risqué une allusion, l'allusion était retombée sans avoir été relevée.

Il n'osait pas demander brutalement ses comptes à son frère, qui semblait maintenant très bon pour lui...

Il hésitait, tergiversait, remettait l'explication de jour en jour, sans se décider.

Et cependant, le temps commençait à lui sembler long, — loin de Berthe.

Qu'allait penser sa femme ? Ne se croirait-elle pas abandonnée ?

Un matin il n'y tint plus.

Il fit préparer sa valise.

— Tu pars donc ? demanda son frère surpris.

— Oui.

— Et quand ?

— Aujourd'hui.

— Ça t'a pris tout d'un coup ?

Le jeune homme rougit.

— Il faut que je sois à Paris après-demain. Je l'avais oublié.

— Et quand te reverrons-nous ?

— Bientôt, car j'ai à te parler.

— Je suis tout prêt à t'entendre.

— Non, non, pas cette fois, répondit le jeune homme avec embarras.

Au déjeuner, il retrouva le personnage noir, qui ne cessa pas de l'examiner, comme il l'avait fait déjà la première fois.

Le jeune homme, très gêné, osait à peine manger et sentait en effet ses pensées qui se troublaient, son regard qui s'effarait sous l'influence du regard fixe du docteur, dardé sur lui.

Il quitta Londres, déconcerté, troublé.

Il ne savait plus décidément que penser de son frère et de Juana.

Il avait surpris chez eux des mouvements bizarres dans les derniers jours.

Leur bon accueil lui avait paru affecté, exagéré.

Dans tous les cas, son voyage était demeuré stérile. Il n'était pas plus avancé qu'avant. Il se reprochait son manque d'énergie. Il lui faudrait encore se séparer de Berthe. Il revint à Paris, mécontent de lui et tout inquiet...

Mais la vue de Berthe le remit. Il puisa près d'elle de nouvelles forces, et quinze jours après il repartit pour Londres.

Avant de raconter ce qui se passa lors de ce nouveau voyage, nous allons revenir un peu sur nos pas.

Le jour du départ de Thomas, qui avait eu lieu aussitôt après le déjeuner, Samuel, Juana et leur hôte, l'énigmatique docteur, étaient restés dans la salle à manger.

— Eh bien ? demanda Samuel à ce dernier, quand le mari de Berthe se fut éloigné.

— Mon premier diagnostic ne m'avait point trompé, répondit l'homme en noir. Ce jeune homme deviendra certainement fou dans un temps très rapproché, s'il ne l'est déjà. Le front rêveur, l'œil égaré, l'esprit paraissant absorbé par des chimères, de temps en temps des gestes sans cause, des décisions brusques, sans motifs appréciables, comme ce départ imprévu... C'est plus qu'il n'en faut pour caractériser le dément... Pour moi, l'homme est déjà dément.

— Mais il n'est pas dangereux ? fit hypocritement Samuel.

— Non, la démence n'est pas encore la folie, mais elle la précède parfois de près.

— Il n'est pas nécessaire de prendre des mesures pour sa sécurité et celle des autres ?

— On peut encore patienter un peu, mais au premier accès furieux...

— Nous vous ferons appeler, docteur.

— Je vais commencer un rapport préparatoire, comprenant les symptômes que j'ai déjà observés.

— Je vous en serai très reconnaissant.

Le docteur s'éloigna, et quand il fut disparu, Samuel lança à Juana un regard de triomphe.

— Nous le tenons !

Quand, à la quinzaine suivante, Thomas revint à Londres, comme nous l'avons dit-il ne trouva personne pour le recevoir.

Samuel et Juana n'avaient pas jugé à propos de se déranger.

Le jeune homme prit un cab et se fit conduire à l'hôtel de son frère.

L'hôtel paraissait inhabité. Toutes les fenêtres étaient sombres.

Thomas eut un serrement de cœur.

Il contempla un instant la maison, se demandant ce qu'il allait faire ; mais le désir d'avoir une explication avec son frère, de terminer l'affaire pour laquelle il venait et qui lui tenait tant à cœur, l'emporta sur les autres considérations.

Il tira l'anneau de la sonnette.

La porte s'ouvrit.

— M. Samuel Moore ?

— Monsieur ne reçoit pas à cette heure.

— Je suis son frère.

L'attitude du domestique resta glacée.

Il semblait ne pas reconnaître Thomas.

Il s'éloigna, laissant le jeune homme sur le seuil de la porte, hébété.

Sa valise était encore sur le cab.

Il eut de nouveau l'idée de remonter dans la voiture, de s'éloigner.

Mais la porte se rouvrit.

Une lumière se montra, errant comme un ieu follet dans les pièces sombres.

— Entrez, monsieur, dit le concierge.

Thomas entra.

Dès la première pièce, il lui sembla qu'une nappe de glace lui tombait sur les épaules.

Un valet de chambre le précédait, un flambeau à la main... pendant que le concierge était allé descendre la valise... et s'occuper de la faire porter dans la chambre.

Samuel Moore était dans son bureau, seul.

Il ne se leva pas à l'aspect de son frère.

Il était raide, froid, sec comme une statue...

— Tu n'as donc pas reçu ma lettre ? demanda Thomas interdit.

— Pardon, je l'ai reçue.

— Tu ne m'attendais donc pas aujourd'hui ?...

— Je t'attends... Je ne me suis pas couché pour t'attendre.

Il indiqua un siège de la main.

— Assieds-toi.

Thomas se laissa tomber machinalement sur un fauteuil.

Il ne savait plus que penser...

— Tu t'étonnes, dit le frère de ne pas nous avoir vus à la gare, au-devant de toi, comme la dernière fois. Nous te recevions en frère ce jour-là.

Le cadet interrompit son aîné :

— Je ne suis donc plus ton frère ? fit-il vivement.

Samuel sursauta ; il eut un clignement louche des paupières...